

La main, élevée au sujet de tableau

Robert Lévesque

Number 309, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (2015). Review of [La main, élevée au sujet de tableau]. *Liberté*, (309), 85–87.

ROBERT LÉVESQUE

LE LECTEUR IMPUNI

La main, élevée au sujet de tableau

Comment Freddy Sauser inventa Blaise Cendrars.

SUR le *Birma* qui navigue vers New York en novembre 1911, Freddy Sauser a en poche une édition élimée des poèmes de Villon, vraisemblablement celle qu'en 1892 l'éditeur Lemerre a publiée. L'avait-il achetée chez ce libraire-éditeur, passage Choiseul? En 1900, la famille Sauser était venue à Paris pour visiter l'Exposition universelle (Freddy y découvre les voitures du Transsibérien, il monte dans un wagon; plus tard, sans l'avoir pris, il célébrera ce train dans un poème fameux) et on peut penser que ce garçon de dix-sept ans, qui lisait énormément, se rua chez Lemerre; sinon il se sera procuré son Villon (« frère humain ») en 1910 quand, à vingt-sept ans, il loge à l'Hôtel des Étrangers rue Saint-Jacques, écrivant au jardin du Luxembourg des poèmes verlainiens qu'il ne publiera pas.

À midi le 21 novembre, il est le premier à monter à bord de ce paquebot à Libau, un port de la Courlande, en Lettonie. Cap sur New York. Six mois plus tôt, il avait brusquement décidé – son existence menée déjà à cent à l'heure – de retourner en Russie (à dix-sept ans, en 1904, il y était resté vingt-sept mois, travaillant pour un horloger de Saint-Pétersbourg) pour voir les parents de la jeune fille qu'il y avait aimée, Helena Kleinmann, et dont il a appris la mort atroce, une lampe de pétrole renversée sur sa robe; il avait quitté rapidement cette famille où il s'ennuyait, il s'isola dans une isba en bord de mer dans le golfe de Finlande, lisant les essais de Rémy de Gourmont (dont le pessimisme l'enthousiasme) et collectionnant les insectes; puis il se décide à aller rejoindre aux États-Unis Féla, une jeune juive polonaise connue à l'université de Berne, Féla qui l'attend, née Poznanska – dont on peut se demander si elle n'était pas de la famille où naîtra Alice Poznanska en 1927 ou 1930, la femme de Jacques Parizeau, – ce Mort au champ de ruines – ayant entretenu un flou sur son âge.

Freddy Sauser, en mer, va spontanément développer de la haine pour les passagers (« tous ces salauds ne pensent qu'à manger; tous se goinfrent. Pas une figure intéressante, émue »), et il s'arrangera pour ne jamais rencontrer « l'ostrogoth qui partage ma cabine », se couchant à dix-neuf heures et se levant à six heures, vivant sur le pont, allant au grand salon le matin lorsqu'il est désert, jouant du piano (« j'improvise des jeux lumineux et tristes, miroitements et moires, très doucement sonores dans le goût de Mozart »). Dans la nuit du 29 au 30, un orage se prépare, le baromètre tombe à vue d'œil, il va exulter. « Je suis seul sur le pont, nu-tête, me tenant des deux mains cramponné au bastingage et m'arc-boutant, chaque fois qu'une vague, avec un terrible bruit de déluge, me passe par-dessus et s'abat, tonnante d'écume, sur le pont. Je suis heureux, je crie, intérieurement je bats des mains. C'est enivrant. »

Voilà l'océan tel qu'il le voulait, qu'il ne pouvait que s'imaginer lorsqu'au temps de l'école buissonnière il passait des après-midi en voilier sur le lac de Neuchâtel. Là, il y est, « le bateau semble bondir sur les flots, léger, heureux, fleuri d'écume, une nef aventureuse ». Ce garçon seul, toujours un livre en main ou dans ses poches, clandestin parmi les passagers, mélancolique et misanthrope, orgueilleux, déborde de joie, il pavoise comme Villon sa forfaiture, sa forfaiterie : « J'ai eu le courage de parcourir le bateau, de visiter les émigrants, de descendre aux cales. Et tandis que partout ce n'est que pleurs et grincements de dents et récriminations, tandis que tous à genoux récitent, en commun, des prières et des psaumes – juifs, protestants, catholiques, orthodoxes, mahométans, persans – réjouissant baragouinage – je les méprise encore plus avec leur Dieu, même au bord de la mort et jusqu'en plein naufrage. »

Relisant ce carnet que le jeune Sauser tint durant cette traversée de vingt et un jours, *Mon voyage en Amérique*

BLAISE CENDRARS
Mon voyage en Amérique
Gallimard, 2013, 126 p.

BLAISE CENDRARS
Partir. Poèmes, romans, nouvelles, mémoires
Gallimard, 2011, 1372 p.

(paru chez Fata Morgana ou récemment dans la collection « L'Imaginaire »), on retrouve Blaise Cendrars au moment où il va devenir l'écrivain lyrique, brutal et sublime. Son passage de Freddy Sauser en Blaise Cendrars (il dira de son pseudonyme qu'il raccorde cendres et braise) se fait au milieu de l'océan atlantique, dans un feu de dégoût et de poésie, d'égoïsme et de franchise. Là, se faufilant de cour-sives en bastingage, c'est un inconnu méfiant et au cœur apatride qui va rejoindre une fille juive, polonaise, peut-être aimée, ce sera en Amérique Freddy et Féla, et peut-être pas, car on ne serait pas Cendrars si l'on n'écrivait, comme il le fait, qu'il y va « par nonchalance; brouter du travail, ruminer de l'argent; moi, jouer à l'amour, cueillir des aphorismes, un peu de ce rien, qui, poudroierement d'or, fait tout mon être ».

Avant de s'embarquer, dans la salle d'attente d'une gare européenne, Varsovie je crois, il a écrit ceci qui ne peut pas ne pas nous émouvoir et nous émerveiller quand l'on sait que cet homme-là dans la Grande Guerre qui viendra, le 28 septembre 1915, à vingt-huit ans, deux mois après avoir épousé Féla à l'occasion d'une permission, sera au cours d'une embuscade amputé de son bras droit au-dessus du coude – son bras d'écrivain (Picasso son ami dira qu'il est revenu de la guerre un bras en plus). Lisons ceci, écrit le 18 novembre 1911 : « La spiritualité de la main : depuis Verlaine, on en a beaucoup parlé en littérature – mais les arts plastiques ne l'ont jamais traitée. Des peintres, je n'en connais aucun qui en ait le culte exclusif, qui peigne la main pour elle-même, l'élève au sujet de tableau. Elle se prête pourtant excellemment à l'allégorie : Main de la Haine, main de l'Orgueil, main de l'Amour, et, surtout, celle de la Folie ! [...] Moi je rêve de l'introduire au théâtre. Ainsi que le théâtre antique employait des masques, pour cacher les figures, mais imprégner la face humaine d'éternité, je voudrais des masques de la main. L'acteur revêtirait des mains énormes, artificielles et plastiques, d'une expression constante. Il les porterait à hauteur de la tête, immobiles presque. Le corps enfilé dans une longue robe sombre, se fondant dans l'éclairage, les rendrait impersonnelles, asexuées. »

À New York, contrairement à Louis-Ferdinand Céline qui, dix ans plus tard, s'épatera d'emblée devant « la ville debout », Sauser-Cendrars est déçu, il y voit « une Suisse encore plus inhumaine, plus mercantile, plus mécanique, sans bonhomie, rigide, puritaine ». L'existence errante qu'il va y mener jusqu'au 6 juin 1912, avant de reprendre la mer vers l'Europe sur le *Voltorno*, l'éloigne de sa Féla, qu'il aime d'amour pourtant. Il s'installe dans un galetas, une maison en planches sise près de Central Park, il ne trouvera pas de travail, même s'il en broute, et ce qu'il veut, ce qu'il va s'essayer à faire, en plus de lire, c'est écrire. Sauser-Cendrars

ne pense qu'à ça, il écrit d'abord un petit drame dans le ton de son humeur, *Danse macabre de l'amour*; un autre, une nouvelle, et tout ça sera perdu, caché ou jeté. Ce qui sera son premier texte, celui qu'il considérera comme tel, l'inaugural, au mépris de ses autres essais qu'il renie, le texte qui enfin le fera remarquer du monde littéraire, qu'il montrera à Apollinaire, il l'écrivit d'un trait en pleine nuit, réveillé en sursaut dans sa cambuse, inspiré.

Depuis des jours et des jours, depuis des semaines, ne cherchant même plus de boulot, oubliant un peu sa Féla, il fréquente assidûment la New York Public Library. Il est là à l'ouverture à huit heures du matin et il y reste souvent jusqu'à la fermeture, tard la nuit. Dans les treize entretiens menés par le poète Michel Manoll et diffusés à Radio France en 1950 (on en trouve le long texte dans *Les grandes heures*, une coédition de La Table ronde, l'INA et Radio France, parue en 2013), il évoquait ces jours-là, ses jours fébriles à la Central Library : « Je piochais dans ses trésors, me faisant apporter les livres les plus rares et les plus extraordinaires,

ayant envie de les lire tous, tous à la fois, et j'en faisais mettre des centaines de côté, en réserve pour le lendemain matin, et avant de sortir j'en commandais encore et encore, des centaines et des centaines d'autres. »

Bien sûr, le vieux Blaise Cendrars, le grand estropié, célèbre, fort sur la légende, exagérait le souvenir... c'était son style lyrique si je puis dire... En 1950, il joue en virtuose de son personnage, il habite alors rue Jean-Dolent en face de la pri-

son de la Santé dans l'ancien hôtel particulier du maréchal Masséna, il se bat avec son dernier livre qui lui mangera cinq ans, son livre d'adieu, dont le titre est *Emmène-moi au bout du monde!*...

Mais imaginons alors ce grand garçon, à vingt-cinq ans, entrant dans la vénérable institution à colonnade de la Cinquième avenue, il n'est pas rasé, il a les cheveux longs et sales, les souliers usés, le menton en galoche, les pantalons en tire-bouchon, le veston sans boutons, et ce clochard transplanté pour un temps en Amérique est un boulimique de lecture; le personnel l'a évidemment remarqué, et un matin l'un des libraires le prend à part. Cendrars raconte dans son carnet ce qu'il lui proposa, à son grand bonheur : « Venez, sir, on nous a signalé le genre de livres que vous commandez chaque jour et l'étendue et la diversité de vos lectures. Veuillez m'accompagner. On vous a préparé un petit bureau. Vos livres y sont déjà. Nous avons pensé que vous seriez tranquille pour travailler. » Rame de papier, crayons taillés, dictionnaires, et « un nègre », écrit-il, mis « à ma disposition pour aller quérir des bouquins dont je pourrais subitement avoir besoin ». Notons (pour s'ébahir d'une telle sollicitude, en souligner la grâce) qu'on ne pouvait pas savoir, parmi le personnel et leurs supérieurs de la

« J'ai écrit jusqu'au petit jour et je me suis recouché et rendormi pour de bon. Je me suis réveillé à cinq heures du soir. J'ai lu la chose. J'avais pondu *Les Pâques à New York*. »

New York Public Library, que ce hobo serait le futur poète de *Prose du Transsibérien* et de la petite *Jehanne de France*, le romancier de *Moravagine*, le chroniqueur de *Bourlinguer*.

On est en avril, Pâques approche, il s'en fout, mais ce dimanche férié arrivé il se cogne le nez sur la porte de cette bibliothèque publique où il a toutes les raisons de croire qu'il est chez lui ! Zut ! Il ne pensera même pas à en profiter pour aller passer la journée avec sa Féla (il ne la retrouvera qu'en mai 1913 à Paris quand elle débarquera chez lui – hôtel du Parc à Saint-Cloud ; il va l'épouser quand ils auront un enfant, Odi, pour Odilon, pour Redon, le peintre qu'admire tant Cendrars), il tourne en rond tout le jour dans les rues de New York, il se fatigue, vers le soir il entre pour se reposer dans une église presbytérienne où l'on donne un oratorio, *La Création* de Haydn. Écoutons-le raconter, comme il le faisait à la radio en 1950, ces moments qui allaient le mener à créer son premier chef-d'œuvre : « Je sortis avant la fin et rentrai pédestrement chez moi, 67^e Rue Ouest, absolument dégoûté et fourbu. Il pouvait être deux ou trois heures du matin. J'ai mangé un quignon de pain dur et bu un grand verre d'eau. Je me suis couché. Je me suis immédiatement endormi. Je me suis réveillé en sursaut. Je me suis mis à écrire, à écrire. Je me suis rendormi. Je me suis réveillé une deuxième fois en sursaut. J'ai écrit jusqu'au petit jour et je me suis recouché et rendormi pour de bon. Je me suis réveillé à cinq heures du soir. J'ai lu la chose. J'avais pondu *Les Pâques à New York*. »

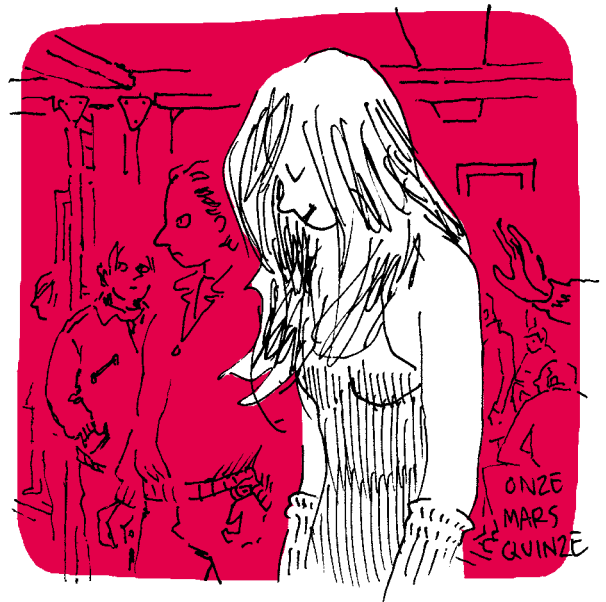
Cendrars ne serait pas Cendrars s'il n'exagérait pas, s'il ne dramatisait pas tout, s'il ne sacralisait pas la geste littéraire et le geste écrivain. A-t-il vraiment écrit *Les Pâques* ainsi, d'un seul jet entrecoupé de sommeils, les a-t-il écrits aux sursauts, jusqu'à l'épuisement ? Des spécialistes en doutent depuis toujours, on pense qu'il aurait écrit ces deux cents distiques rimés ou assonancés à Paris, l'été suivant, en 1913, entre une monographie sur Odilon Redon et une traduction en allemand des *Méditations esthétiques* de son ami Apollinaire, travaux rémunérés, composant dans la nuit parisienne ses *Pâques à New York*... Féla en cloque.

Peu importe, le poème est là tout entier, il a inauguré sa carrière et traversé son siècle, porté par un souffle lyrique et dramatique qui dès lors ne fléchira plus, un souffle qui fait tout Cendrars en sa manière, une manière emportée qui lui est unique : « Je descends à grands pas vers le bas de la ville, / Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile. / Votre flanc grand-ouvert est comme un grand soleil / Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles. / Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang. / Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang, / D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées, / Calices renversés ouverts sous vos trois plaies. / Votre sang recueilli, elles ne l'ont jamais bu. / Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul. / Les fleurs de la Passion sont blanches, comme des cierges, / Ce sont les plus douces fleurs au Jardin de la Bonne Vierge. »

Cette grande et vive imprécation au Seigneur pour lui demander pitié envers « les peuples en souffrance », les « Juifs dans les baraques, les prostituées », et lui proposer de porter une attention, et mieux, de donner une

aumône aux « va-nu-pieds, aux recéleurs, aux deux larçons de la Potence, à un vieux bandit, aux musiciens des rues, au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l'orgue de Barbarie, à la chanteuse au chapeau de paille avec des roses en papier, eux qui chantent durant l'éternité », cette imprécation poétique qui est à la fois classique (les rimes et assonances, les alexandrins, l'ordonnance litanique) et moderne (les thèmes de la solitude dans la ville, de l'exil, de la pauvreté). Voilà ce qui fait de ses *Pâques à New York* une fête païenne. Du Genet.

Cendrars ne traînait pas son Villon dans la poche sans raison, sur le *Birma*, dans les rues de New York, dans son galetas en planches, car s'il se sentait son frère humain à



— Non. Je refuse. J'suis pas coincée ici avec ces abrutis. Je suis à la maison, le cataclysme n'a pas eu lieu, je marche sur le bord de la plage avec Mireille.

travers le temps, sa propre modernité poétique, étonnante en 1912, ne faisait que prolonger celle de l'« escollier » de la Sorbonne, le banni de Paris, le bagarreur des rues, le voleur qui évita la potence et nous légua ainsi les vers de *La ballade des pendus*, « frères humains qui après nous vivez ». L'appel à la pitié de François Villon se trouve hautement relayé par ce Suisse citoyen du monde, ce « Suisse errant » comme l'appelait son ami Max Jacob, le cadet de la famille Sausser né à La Chaux-de-Fonds d'une mère qui le croira fou et d'un père qui vendait de la mauvaise bière, lui qui, à la première occasion, à onze ans, séchera ses cours où il est pourtant un excellent écolier et fuira la maison un temps pour suivre un cirque de passage... **L**

Robert Lévesque est écrivain. *Digressions*, son dernier ouvrage, est paru chez Boréal en 2013, dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté Grande ».